

**Caroline Durand. *Nourrir la machine humaine. Nutrition et alimentation au Québec, 1860-1945.* Montreal and Kingston : McGill-Queen's University Press. 2015. 324 p. 90.00 \$.  
ISBN 9780773544888**

Alexandre Klein

Volume 41, numéro 1, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1065967ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1065967ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Klein, A. (2019). Compte rendu de [Caroline Durand. *Nourrir la machine humaine. Nutrition et alimentation au Québec, 1860-1945.* Montreal and Kingston : McGill-Queen's University Press. 2015. 324 p. 90.00 \$. ISBN 9780773544888]. *Scientia Canadensis*, 41(1), 89-92.  
<https://doi.org/10.7202/1065967ar>

Caroline Durand. *Nourrir la machine humaine. Nutrition et alimentation au Québec, 1860-1945*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press. 2015. 324 p. 90.00 \$. ISBN 9780773544888.

Fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2011 à l'université McGill, *Nourrir la machine humaine* nous propose une plongée originale dans l'histoire du Québec à travers la question de la nutrition et de l'alimentation. Son auteure, Caroline Durand, aujourd'hui professeure adjointe d'histoire et d'études canadiennes à l'Université de Trent, y étudie en effet l'évolution des habitudes alimentaires et du rapport à l'alimentation des Québécois entre 1860 et 1945, période où se développe tant la science de la nutrition que le Québec moderne. Puisant dans des sources aussi diverses que les traités médicaux, les livres de cuisine, les guides gouvernementaux, les publicités, les revues spécialisées, les notes de cours d'école ménagère, les études anthropologiques, les archives orales ou d'institutions philanthropiques, elle s'attache à reconstruire, au plus près des pratiques culinaires effectives, les transformations de la diète québécoise ainsi que les représentations qui y sont attachées. Elle prend en outre soin de réinscrire ces mutations dans un contexte social et politique auquel elles contribuent autant qu'il les influence en retour. Elle souhaite plus précisément étudier la nutrition en tant que « discours préventif et normatif » (7) véhiculant des valeurs socioculturelles qui ne sont pas sans enjeux politiques dans un Québec en cours de modernisation,

d'industrialisation et d'urbanisation. Pour ce faire, elle divise son étude en deux parties respectivement consacrées aux périodes 1860-1918 et 1919-1945 et composées l'une de quatre et l'autre de trois chapitres thématiques.

Suite à une introduction détaillant les enjeux théoriques et historiographiques de son objet d'étude, Durand débute son analyse en présentant, dans le premier chapitre, la diète et l'état de santé général de la population québécoise entre 1860 et la fin de la Première Guerre mondiale. Elle relève que pour les ruraux, l'alimentation est surtout basée sur les pommes de terre, les légumineuses et des pois, et la viande de porc. Il y a bien sûr, aussi, le lait, le lard, les œufs, le sirop d'érable, le pain, parfois du poulet ou du poisson selon les régions ainsi que des fruits et légumes plus variés en fonction des saisons, mais la variété et l'abondance sont rares. Les ouvriers des villes ont, pour leur part, davantage accès à des produits manufacturés ainsi qu'à une variété de produits importés. Mais la viande de porc, la soupe et les pommes de terre restent néanmoins au cœur des tables des Québécois francophones de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. L'urbanisation et l'industrialisation changent néanmoins progressivement la diète des urbains tout en contribuant à une dégradation de leur état de santé. Le lien entre santé et nutrition, pourtant connu depuis la médecine hippocratique, n'est alors pas encore mis en avant par les experts et les autorités pour expliquer cet état de la population. Même si une nouvelle science de la nutrition a vu le jour en Europe et aux États-Unis, les conseils

nutritionnels donnés aux Québécois, principalement par des médecins et des religieuses, s'inscrivent davantage dans une visée philanthropique et sociale, ainsi que le précise le deuxième chapitre.

Si certains médecins se font en effet l'écho des recherches nutritionnelles menées ailleurs dans le monde, le discours adressé à la population par les organisations charitables, qui assurent l'aide alimentaire, ou par les écoles ménagères, qui se développent alors au Québec, ne fait que peu de référence à la science de la nutrition en développement. De plus, l'alimentation reste encore une affaire essentiellement personnelle, sauf pour les ouvriers dont on s'inquiète de l'impact de leur santé sur leur productivité. Mais progressivement, au cours de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, l'idée selon laquelle l'alimentation peut devenir un puissant ressort d'amélioration de la santé des plus pauvres ou des plus vulnérables (dont les enfants), comme d'augmentation de la productivité sociale s'installe dans la Province.

C'est ce dont témoigne le troisième chapitre qui s'attarde sur le contenu des cours de nutrition dispensés dans différentes institutions québécoises, dont l'École ménagère provinciale de Montréal, ainsi que sur la nature des discours transmis au cours des expositions de 1908 et 1912, respectivement consacrées à la tuberculose et au bien-être des enfants. Ces diverses interventions éducatives et de sensibilisation, essentiellement destinées aux mères de famille, contribuent à confirmer, aux yeux de la population, l'existence de liens

scientifiques entre alimentation et santé, mais montrent surtout que la science est encore principalement mobilisée pour asseoir un discours où se transmettent des valeurs sociales nationalistes et conservatrices, notamment en termes de répartition genrée des rôles. La participation du Canada à la Première Guerre mondiale va finalement renforcer ce nouveau rôle social et politique joué par les discours sur la nutrition, ainsi que leur dimension nationaliste, conservatrice et patriarcale.

C'est ce que précise Durand dans le quatrième et dernier chapitre de cette première partie. La guerre, affirme-t-elle « accélère la rationalisation de l'alimentation en plus de marquer le début de la modernité et de la rationalité diététique au Canada et au Québec » (p. 110). La métaphore du corps machine, qui était au cœur de la conception de la nouvelle science de la nutrition, s'impose, notamment à travers la figure du soldat, comme un modèle pour les citoyens canadiens qui envisagent désormais de plus en plus l'alimentation comme un élément de contrôle de soi, de sa santé et de son image corporelle et comme un soutien à une existence saine et productive. Une nouvelle ère s'ouvre ainsi qui se caractérise par plus de rationalisation des approches, de normalisation des comportements, mais aussi par une diversification des ressources et des pratiques culinaires.

Le cinquième chapitre, qui inaugure la seconde partie de l'ouvrage, fait état de cette multiplication des ressources alimentaires qui s'opère au Québec après la Première Guerre mondiale. La démocratisation de la

crème glacée manufacturée témoigne de cet impact sur les pratiques alimentaires de l'industrialisation et de la modernisation de la Province. Cette dernière engendre également une multiplication des discours et donc des sources pour l'historien. De plus en plus d'acteurs sociaux s'intéressent en effet à la nutrition, que ce soit les statisticiens qui étudient l'évolution du coût des aliments, les médecins qui poursuivent leur rationalisation de la diète, ou les anthropologues qui s'intéressent au changement d'habitudes alimentaires qui s'opère dans les années 1920-1930.

Cette multiplication des discours, pourtant parallèle à leur rationalisation et à une certaine modernisation du Québec, ne met pas fin à la transmission de valeurs, notamment familiales et sociales, des plus traditionnelles qui prévalait dans la période précédente. Au contraire, comme Durand le démontre bien dans le sixième chapitre, « la sauvegarde de la famille traditionnelle reste le principal objectif poursuivi par les émetteurs de conseils diététiques » (170). Les idéaux ruralistes et conservateurs, portés notamment par l'Église, sont transmis tant dans les écoles de diététistes qui voient alors le jour que dans les institutions charitables ou d'assistance, les cercles de sociabilité, les écoles ménagères ou les brochures gouvernementales. La science prend tranquillement le relais de la religion pour assurer le maintien de la tradition et de la normalisation des comportements, ici alimentaires. Il faudra attendre la crise économique pour voir les choses changer.

La période qui s'ouvre en 1929, pour

se clore avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale, se caractérise en effet – c'est l'objet du septième et dernier chapitre – par l'accroissement des enjeux sociaux et politiques liés à la nutrition. L'alimentation devient une question essentiellement sociopolitique et plus encore qu'auparavant la science de la nutrition vient soutenir des efforts de propagande et d'éducation qui se multiplient à travers le pays. De ce fait, des dissensions se font jour, notamment entre les médecins hygiénistes et les chercheurs en sciences humaines et sociales et certaines infirmières, quant à la réponse alimentaire à apporter à la crise économique. L'unanimité autour du modèle libéral, nationaliste et conservateur qui dominait jusqu'alors tend à se fissurer, avant de se voir vite réaffirmée par l'entrée en guerre du Canada. Une chose pourtant s'est définitivement transformée : la propagande ne fait plus référence à quelque modèle culinaire traditionnel que ce soit, mais se fonde dorénavant entièrement sur la science de la nutrition pour asseoir et faire passer ses messages.

Ainsi, en recourant à des sources variées, qu'elle fait habilement dialoguer entre elles, Caroline Durand parvient à nous offrir une image claire et détaillée du changement de représentations qui s'opère progressivement, au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du 20<sup>ème</sup>, autour de l'alimentation. Par-là même, elle peut donner à voir les représentations corporelles, sociales ou de genre à l'œuvre dans la modernisation de la société québécoise qui se produit alors. Elle démontre ainsi que loin d'être

uniforme et linéaire comme a pu le laisser croire une certaine idéologie du progrès, cette dernière fut au contraire ambiguë et duale, ainsi qu'en témoigne le rôle de la nouvelle science de la nutrition dans le maintien de modèles sociaux des plus traditionnels. Elle rappelle en outre, très justement, que malgré les évolutions sociales et scientifiques, l'image de la famille traditionnelle, portée par la femme au foyer responsable des enfants, des repas comme du bien-être du mari, s'est maintenue au cœur de la société québécoise francophone comme un de ses piliers essentiels, que ce soit dans le discours de l'Église ou dans celui des scientifiques et des experts de la nutrition. Au final, cet

ouvrage, bien que parfois un peu scolaire dans sa présentation, nous offre, de manière toujours claire et accessible, une perspective originale sur l'histoire québécoise. Il laisse ainsi entrevoir la richesse d'un champ de recherche encore trop peu développé dans l'historiographie de la Province : une histoire de l'alimentation où l'histoire des sciences et des techniques rejoint l'histoire du corps, de la santé, des femmes, des institutions et des politiques au profit d'une exploration singulière des mouvements à l'œuvre dans la mutation de la société québécoise.

*Alexandre Klein*  
*Université Laval*